

teur trouva donc le temps convenable pour la chasse, et quitta le ridder à la claire des Rios.

Le fiancé de Jeanne poursuivit son chemin et ne tarda pas à arriver au manoir de Brumemont. Il ne jugea point à propos de raconter au margrave ce qui s'était passé la veille. A l'âge du vieux soldat (il avait alors quatre-vingts ans,) toute émotion violente peut devenir mortelle.

Jeanne, le margrave et le ridder de Rakenghem montèrent à cheval, suivis d'un seul valet de fauconnerie. Ils se rendirent vers un lieu favorable à la chasse du faucon et nommé le Plat-Marais. C'était à mi-chemin du manoir de Brumemont et de la claire des Rios. Au nord du Plat-Marais, on voyait s'élever la sombre bordure du bois du Quesnoy, lequel s'étendait jusqu'à deux ou trois portées de fusil d'Arleux. Ces bois avaient pu servir de retraite aux soldats espagnols, aussi le ridder, qui ne s'était point séparé de son arquebuse, se promit-il bien de surveiller les buissons qui nouaient les marécages à la lisière du bois.

Le temps était sec et froid, mais la gelée n'avait cristallisé que l'épiderme des flaques les plus tranquilles qui entouraient les grands bassins. Le vent du nord ridait tristement la surface de la claire des Rios et poussait des plaintes monotones dans les annales et dans les roseaux. Un ciel gris comme une plaque d'étain couvrait ce sombre paysage, que n'égayait pas même un blafard rayon du soleil d'hiver. C'est à peu près le seul aspect de la Flandre durant la mauvaise saison.

Dès qu'ils furent arrivés au Plat-Marais, les chasseurs suivirent chacun séparément la rive d'un des nombreux fossés qui sillonnaient ce marécage, de manière à embrasser le plus de terrain possible et à faire lever les hérons. Ils portaient sur le poing un oiseau de proie bien chaperonné et faisant vaillamment sonner sa sonnette.

La fauconnerie, comme on le sait, était un des plus vifs amusements de nos ancêtres. Cette chasse avait ses principes, ses règles non moins compliquées que celle du cerf, du loup et du renard. Il existait dans la fauconnerie sept vols différents qui voulaient leur oiseau de proie particulier : le *gerfaut* pour le milan, le *sacre* pour le héron, le *tiercelet de gerfaut* et plus souvent le *faucon* pour la corneille, le *faucon de rivière* pour les oiseaux d'eau, l'*émérillon* et le *hobercau* pour les champs, le *lanier* pour le lièvre et le *tiercelet* pour la pie. Il y avait encore : le *faucon pèlerin*, le *faucon gentil de passage*, le *faucon niais*, le *faucon royal*, le *faucon sort*, le *faucon de repaire*, le *faucon hagard* et le *faucon branchier*. Chacun avait des qualités à utiliser et des vices à dompter ; mais on ne peut contester que des oiseaux de leurre ne soient plus difficiles à dresser que des limiers. Il fallait les choisir, puis les affaïter, les accoutumer au leurre ; apprendre à les lancer, à les forcer de s'élever de terre, faire ses observations, les instruire aux différents vols, les maintenir en santé, les mettre en mue, connaître leurs nombreuses maladies, les moyens de les guérir et de les panser après le combat.

La chasse du héron est peut-être une des plus intéressantes, parce que le héron se défend au point de faire à son ennemi de mortelles blessures. Le vol prend ainsi le caractère d'une lutte. Quelquefois un gerfaut, dans l'ardeur du choc, se casse la cuisse ou la patte, se froisse l'aile ou se démonte une serre pour vouloir trop avillonner son gibier.

Outre les faucons, on se servait encore, pour le vol de la perdrix, du canard et du lapin, de quatre espèces d'autours : l'*autour branchier*, l'*autour niais*, l'*autour passager* et l'*autour fourcheret*. Parmi les diverses sortes de faucons et d'autours, les niais sont les

meilleurs ; car, comme on les prend au nid, il est plus facile de les dresser. Il faudrait du reste un cours complet de fauconnerie pour dire à quel point la chasse au vol peut intéresser et justifier les soins que demandent les oiseaux de leurre.

Les chasseurs n'avaient pas encore exploré la moitié du Plat-Marais, que le chien du valet de volerie tomba en arrêt devant un héron, qu'on ne tarda pas à découvrir au bord d'une eau vive. Debout sur une de ses longues pattes, il levait la tête d'un air inquiet au-dessus des roseaux. Jeanne la première l'aperçut, et lui jeta un *hausse-pied* pour le forcer à s'essorer ; c'est-à-dire qu'elle lui envoya le sacret qu'elle tenait sur le poing, afin qu'il vint le chatouiller. Le héron s'enleva en effet, et le sacret, qui est fort petit, essayait un instant une lutte inutile et fit mine de prendre motte.

Le ridder de Rakenghem n'attendit pas qu'il fût à terre pour déchapperonner son sacre et le lancer du poing. On nomme cet oiseau, qu'on jette au secours du premier, *tombisseur*. Le *teneur*, c'est-à-dire celui qui termine le combat, est ordinairement un gerfaut. C'est un oiseau fier et hardi, le plus fort après l'aigle ; il a le manteau fauve, le bec et les jambes bleus, les griffes ouvertes et les doigts longs. Le vieux margrave portait sur son poing un magnifique teneur, bien atrempé et bigarré d'aiglures. Deux grosses sonnettes pendaient à côté de ses clefs ou doigts de derrière.

Le tombisseur du ridder commença à voler en rondon, décrivant des cercles rapides autour du héron, qui, tenu en haleine et tournant aussi pour faire face à l'ennemi, montait lentement sans oser s'essorer. Nonobstant, le sacre ne se sentait point de force à attaquer franchement un adversaire aussi redoutable, et peu à peu il se mit à chevaucher le vent.

— Votre oiseau va ventolier, ridder ! s'écria le margrave ; affriandez-le pour qu'il revienne au leurre, et vous ferez bien de l'abaisser, car il est trop gras.

Le margrave déchaperonna soudain son teneur, qui vola en pointe vers le ciel et finit par disparaître dans les nuages. Le héron, se croyant libre, se mit alors à voler en long pour prendre la fuite ; mais il fut soudain empêché par le tombisseur, qui, se voyant secondé du gerfaut, cessa de ventolier, et revint exécuter autour de l'ennemi ses cercles fatigants, qu'il brisait parfois pour le souffleter du bout de ses pennes. Le héron ne put alors ni s'essorer dans la crainte du gerfaut, qu'il savait bien être au-dessus de lui, ni filer en long à cause du tombisseur.

Le vol touchait à son plus haut intérêt. Effectivement le gerfaut, après avoir fourni son dernier flegré ou temps d'élévation, commença son esplanade. En regardant attentivement, on pouvait l'apercevoir immobile au sein des nuages et paraissant gros comme un hanneton. Il demeura là quelques minutes, puis on le vit grossir avec une rapidité inimaginable. Il faisait sa descente et fondait en rondon, c'est-à-dire qu'il tombait sur son gibier pour l'assommer. Une flèche chassée par un arc donnerait à peine une idée de la vitesse avec laquelle le gerfaut, les ailes en arrière, fendait l'air du bout de son bec pour dérompre sa proie. Le héron prévint le coup et tendit son bec vers le gerfaut ; tous deux tombèrent rudement à terre. Le héron était mort ; mais le gerfaut, enfoncé dans le long bec de sa victime se débattait dans les convulsions de l'agonie. Le tombisseur, qui avait voulu profiter du moment où le teneur faisait sa descente pour attaquer le héron sous le ventre, reçut un tel soufflet, qu'il tomba à cinquante pas, étourdi de ce terrible choc.

Jusqu'alors la chasse n'avait point été troublée, mais au moment